

Chapitre vingt-deux

Grands et Petits

Marino Barozzi attendait avec impatience que Pietro Tiepolo et Andrea Querini remontent dans le salon.

Dès qu'il entendit la porte s'ouvrir, il quitta la fenêtre d'où il regardait nerveusement en bas et avec un soupir de soulagement il alla à leur rencontre.

« Marcon est venu. »

« Qui ? Scazo, l'homme de confiance de Baiamonte ? »

« Oui. Il vient de partir. Je l'ai envoyé manger quelque chose à la cuisine. »

« Mais par où est-il passé ? On ne l'a pas vu. »

« Il est venu directement par l'escalier de la 'cavana'. »

« Alors ? »

« Il apporte de mauvaises nouvelles. »

« C'est-à-dire ? »

« Gradenigo et les siens savent tout... Ils connaissent notre plan dans les moindres détails... Les deux colonnes... La concentration sur la place saint Marc... Badoer. »

« Oh, mon Dieu ! Et maintenant, que faisons-nous ? » Andrea semblait effrayé.

« Comment ? Que faisons-nous ? » le tança déterminé le vieux patricien. « Nous ne faisons rien. Nous prenons des mesures pour les contrecarrer. Mettons davantage d'hommes sur les bateaux de Badoer. Ensuite... » Une pensée soudaine lui vint, il s'arrêta et demanda : « Attends un moment » et il mit une main sur le bras de Barozzi, « Il a dit qu'ils savent aussi la date ? »

« Non, il semble que non... Ils savent que nous sommes prêts mais la date ils ne la connaissent pas. »

« Donc, cela veut dire qu'il n'y a pas d'espion parmi nous » Tiepolo paraissait vraiment soulagé, « Nous avons été seulement imprudents et on a laissé passer quelque chose. Voilà tout. »

« Je pense que c'était risqué de révéler la date à ce frère et de mal le traiter comme tu l'as fait ! » dit soucieux, le jeune Querini.

« Celui-là ! Mais c'est un fanatique. Jamais il ne nous trahira. Il mourrait plutôt sous la torture. Le maltraiter ? C'était encore trop bien ! Ces gens-là sont encore bien plus nos ennemis que Gradenigo. Ils ne rêvent que de déchaîner le peuple contre nous au nom de l'Évangile. »

« Mais si nous voulons les soumettre, il nous faut leur montrer que nous sommes leurs protecteurs. Les défenseurs des 'subiecti', la plèbe. »

« Justement des 'subiecti' » l'interrompit sarcastique, le noble de la maison.

« Le gouvernement élargi... » essaya de reprendre le jeune Andrea mais il fut tout de suite interrompu par un Barozzi irrité : « Encore un gouvernement

élargi ! Mais même Giacomo Tiepolo a toujours gouverné comme un autocrate ! »

« Non. Marino, permets-moi de préciser » intervint encore Querini sur un ton outrecuidant « sa position exacte était de valoriser l'assemblée populaire en l'opposant aux conseils. »

Barozzi secoua la tête : « Mais il prenait sa charge de doge comme une dignité personnelle ! »

« Et voilà son erreur ! Mais il a toujours soutenu l'idée d'un gouvernement élargi ! » intervint Querini.

Pietro Tiepolo haussa les épaules et d'un geste vers Barozzi, lui signifia que le jeune Andrea ne comprenait rien. Mais Barozzi voulut au contraire insister : « Tu te trompes Andrea ! Le gouvernement élargi aux artisans et aux petits commerçants n'a jamais existé. »

« Je peux aussi l'admettre... Mais si on veut gouverner, il nous faudra les défendre. Etre leurs représentants... »

« Justement, leurs représentants et c'est tout. Mais pour vaincre les intérêts des grands marchands et de ces patriciens arrogants que nous connaissons, il nous faudra le 'gouvernement d'un seul'. Même Bertaldo que tu as toujours eu en grande estime pense qu'il nous faut un doge princeps. »

« Et même abolir toutes les lois faites par le Grand Conseil et exhumer les 'consuetudines', les coutumes ? » demanda, ironique, Andrea.

« Je ne dis pas ça... mais... »

« Mais enfin ! Le doge doit être un simple fonctionnaire de la Commune ! La promissio pourquoi a-t-elle été inventée ? »

« Promossio ou non promissio » intervint Tiepolo essayant de tourner en plaisanterie la discussion, « ... tout le monde, quand cela lui convient, est pour le pouvoir d'un seul ! »

« Je voudrais vous faire remarquer à vous deux que même Canal rêvait que la Commune évolue vers une Seigneurie » ne se donna pas pour vaincu Barozzi.

« Oh, comme c'est beau ! Revenons aux temps du dux et des dynasties de doges ! » commença à dire d'une voix venimeuse Andrea.

Pietro Tiepolo leva bien haut les bras exaspéré.

« Ca suffit ! Ca suffit ! Ce ne sont que des bobards qui ne valent rien. Ce qui compte vraiment, c'est que nous prenions le pouvoir en main. Et n'essayons pas de nous cacher la vérité : nous aussi nous sommes des grands et nous devons avoir peur du peuple comme et même davantage que du pouvoir excessif du doge ; et arrêtons de discuter entre nous. Cela sert à rien. »

Les deux hommes se calmèrent tout de suite. En changeant de ton le patricien demanda alors à Barozzi : « Qui devons-nous voir maintenant ? » « Il me semble que Baiamonte avant de partir a dit qu'à cette heure devait arriver un représentant des artisans. »

« Bon, recevez-le. Je descends parler un moment avec le chef de la garde.

Le vieux noble descendit l'escalier, traversa la cour et se présenta dans la petite pièce près de la porte qui servait de poste de garde. Assis, les bras appuyés sur une petite table, la tête penchée se trouvait Iacopo de Galiera, autrefois chef de vogue sur une galère de guerre et maintenant chef des soldats de la garnison du palais des Tiepolo.

« Salut, Iacopo ! » dit le patricien sur un ton gai et condescendant, « Comment vas-tu ? »

Le vieux soldat leva les yeux, reconnut le noble et se mit vite debout en ajustant son uniforme.

« Oh, c'est vous ! » il semblait terriblement confus.

Tiepolo secoua la tête : « Chaque fois que je te vois je me souviens quand nous étions ensemble sur la même galère près de Lajazzo. »

« Oui, amiral ! » et il se redressa de toute sa personne, « ... et il me vient une grande nostalgie de ces temps-là. »

« N'y pensons plus » le patricien essaya de prendre le même ton de commandement qu'autrefois, « Je suis descendu pour voir où en sont nos préparatifs. Tu sais il faut renforcer la surveillance. Désormais tu devras me signaler personnellement chaque jour les noms de ceux qui entrent mais surtout de ceux qui sortent. Et à quelle heure... Puis il faut que tu m'aides à accélérer les préparatifs. »

Iacopo se sentit sur un terrain plus sûr et répondit illico : « Tout est presque prêt. Les hommes que nous avons ici, bien qu'obligés sans arrêt de feindre d'être des serviteurs de la maison, je les entraîne tous les jours. Même ceux de la villa de Marocho sont bien entraînés et savent ce qu'ils doivent faire. »

« Tu as besoin de quelque chose ? »

« Voilà... on est un peu juste en ce qui concerne les arbalètes. »

« C'est bon. Je m'en occupe. »

Il le regarda un instant perplexe, hésitant à affronter le sujet.

« Tu ne penses pas que vous êtes trop peu nombreux pour tout ce que vous aurez à faire ? Si on faisait appel à quelqu'un du peuple... »

« Le peuple ! Non amiral, s'il vous plaît non. Absolument non. Le peuple n'apporte que confusion et indiscipline » il semblait horrifié.

« Mais ils sont nombreux, d'accord avec nous et prêts à tout. »

« La guerre, vous le savez mieux que moi, est une affaire de professionnels. Et puis... » il s'arrêta indécis un moment... « donner des armes au peuple est dangereux. Pardonnez-moi si j'ose vous le dire. »

« C'est tout à fait vrai. Tu as raison. Mais... Bon ! J'espère bien qu'on est pas en train de faire tout faux... » dit le noble soucieux, les yeux baissés. Mais quand il les releva il vit l'air humilié qu'avait pris Iacopo, et il se hâta d'ajouter : « Non, pas toi ! Nous. »

A ce moment un serviteur se présenta à la porte, il traîna les pieds par terre pour attirer l'attention du patricien et quand il se retourna, il lui annonça que deux personnes l'attendaient à la porte d'eau.

« Là ! A la porte d'eau ! »

Il fit un rapide geste d'adieu au chef de la garde et suivit le serviteur dehors.

Au fond de la 'cavana' on voyait une barque que deux rameurs maintenaient à l'arrêt près des pieux. A bord, il y avait deux autres hommes assis sur un banc. Dans la pénombre pleine de reflets, il essaya d'abord de les reconnaître. Puis en ouvrant grands les yeux, il lui revinrent à la mémoire : un était certainement le marchand Della Barba, l'autre devait être Paolo di Bonanno, le meilleur souffleur de verre de Murano.

Le marchand mit péniblement un pied à terre, lança un regard plein de méfiance d'abord au serviteur puis aux deux rameurs et dit enfin d'une voix un peu trop forte : « Excusez-moi, noble Tiepolo, si je me suis permis de venir par ici au lieu de la porte principale. Mais j'ai profité du fait que Paolo devait vous apporter aujourd'hui les vitres que vous aviez commandées, pour charger aussi sur sa barque le sac de poivre pour votre frère. »

Pietro Tiepolo pensa en lui-même : « Quels subterfuges stupides ! De toute façon on sait maintenant qui vous êtes ! »

Mais à voix haute, il dit au contraire : « Venez, venez, vous avez bien fait. Mais parlez plus doucement. Les paroles résonnent sous cette voûte... » Et il fit semblant de regarder, l'air soucieux, vers le canal où il y avait un va-et-vient intense de bateaux. Sans ajouter mot, il se tourna, les précédant dans la cour. Quand les deux hommes débouchèrent à leur tour par la petite porte de la 'cavana', il les invita : « Allons au 'mesa' ; Vous y serez plus à l'aise. »

Il monta le petit escalier raide suivi à grand' peine par les deux hommes. A peine à l'intérieur, il choisit une petite pièce où personne ne travaillait à ce moment-là et il fit signe à Della Barba de fermer la porte derrière lui. Il s'assit et regarda les deux hommes encore debout avec un détachement étudié.

« Donc, nous voilà. »

En rien intimidé par ce ton, le marchand dit à son tour « Oui, nous voilà. Quoi de neuf, noble Tiepolo ? » et il donna un coup de coude à Paolo qui restait planté là, tournant son bonnet dans ses mains pour se donner du courage.

« Du neuf ? Il y en a et il n'y en a pas. On vous a fait appeler pour vous dire la date à laquelle nous avons pensé et pour vous demander ce que pensent et ce que racontent ces jours-ci les marchands et les artisans. »

« Eh, ils en racontent des choses les petits marchands ! » répondit Della Barba, en s'asseyant sur un tabouret sans que le noble l'eût invité à le faire.

« C'est justement pour ça que je vous vois avec plaisir. Pour savoir de quoi on parle. D'ici au dix juin... » et il lança un clin d'œil avec un bref sourire aux deux hommes qui avaient l'air surpris, « ... oui, pour le dix juin vous devez vous employer à mobiliser le plus possible d'artisans et de marchands... »

« Et qu'est ce qu'il faut leur dire de votre part maintenant ? » demanda le marchand.

Le noble le regarda surpris. Alors avec un petit sourire ironique Della Barba s'expliqua : « Vous savez, jusqu'à maintenant nous avons entendu beaucoup de

paroles. Nous on a des idées claires mais du haut ne sont jamais venues beaucoup de lumières. »

« Baiamonte n'est pas là ? » demanda, intervenant à l'improviste Di Bonanno qui venait de s'asseoir lui aussi.

« Non, mais je suis là, c'est la même chose... Donc au lieu de vous, c'est moi qui vais parler... Que voudriez-vous entendre ? » leur dit-il avec un empressement qui sonna faux aux oreilles des deux hommes.

« Vous savez... » commença Paolo qui avait aussi retrouvé le courage de parler, « ... nous artisans on est traités comme des esclaves... Même pire que des esclaves. Suspectés et surveillés. Après le peu que nous avons obtenu du doge Lorenzo... ou que nous allions obtenir. Et il y a maintenant bien des années ! »

« Mais c'est justement au grand modèle de Giacomo et de Lorenzo que nous voulons revenir ! »

« Voilà une bonne parole. Parce que vous voyez, patricien, nous petits marchands, nous sommes traités pire que les citoyens de Byzance. Contrôles, impôts de toute sorte. »

« Et ce sont les citoyens les plus mal traités du monde entier ! Du moins de ce que j'en sais » consentit le noble.

« Mais eux au moins, ils ont la permission de faire un tas de petits commerces. Nous artisans, tout le monde nous tombe dessus et tout le monde nous traite mal. Même les prêtres. Il faut même s'étonner qu'on ne soient pas devenus des hérétiques » ajouta Paolo avec amertume.

« Mais vous n'avez pas les Confréries de Dévotion ? » demanda peu affable le patricien, « Là vous ne pouvez pas vous battre autant que vous voulez pour essayer de retrouver votre foi perdue ? » et il se mit à rire tout content de sa plaisanterie. Mais il rit tout seul parce que les deux hommes avaient l'air en colère.

Il s'en aperçut, changea tout de suite d'expression et prit un air contrit.

« Je sais qu'ils contrôlent comme des vautours en plus de vos Confréries, celles de Dévotion. Pardonnez ma plaisanterie. Mais vous devez comprendre mon état d'esprit. Notre mouvement a quatre composantes et il faut essayer de toutes les contenter : les familles patriciennes qui sont fatiguées du honteux régime qui nous gouverne et parmi celles-ci je mets aussi la mienne bien que nous soyons d'origine populaire ; les artisans ; et puis les petits marchands ; et enfin il y a le peuple... » et il commença à lever les yeux au ciel, « Et c'est ce dernier qui nous donne quelque soucis... De toute façon... »

« C'est bon, c'est bon » l'interrompit agacé Della Barba qui continuait à ressentir une grande méfiance envers les discours du noble, « Mais pour nous deux... » et il montra de la tête son ami artisan, « qu'avez-vous prévu ? »

« Beh, on essaiera avant tout de faire sortir les artisans du petit monde de leurs Confréries » et il sourit à Paolo, « en plus, j'espère que quand nous aurons

gagné, tout le monde acceptera le fait que vous puissiez vendre et acheter partout. »

Pendant qu'il tenait ces propos, n'échappa pas au patricien la moue de désappointement et d'incrédulité qui était apparue sur le visage du marchand. Alors il se tourna vers Della Barba.

« Il faudra rétablir le bureau d'approvisionnement, diminuer les droits, rééquilibrer le rapport entre gros et petits marchands pour que vous, les petits, vous puissiez avoir en main un instrument monétaire adapté aux petits commerces. »

« Petits commerces ? » Della Barba était plus stupéfait qu'indigné.

Le patricien fit rapidement marche arrière.

« Je ne me suis pas bien expliqué ! Il est clair qu'il faudra aussi élargir le commerce. C'est à dire que vous participiez vous aussi aux grands échanges avec l'Orient... »

« Mais il faut faire vite... On nous étouffe par tous les moyens ! » intervint alors l'artisan avec rage.

« C'est sûr... c'est sûr... » acquiesça Tiepolo prenant un certain air distrait, jetant des coups d'œil vers la porte comme s'il désirait que les deux hommes s'en aillent.

« Mais alors ! » éclata le marchand qui s'en était aperçu et allait dire ce qu'il pensait, « Ce ne sont seulement que des paroles, ces... » Mais il fut interrompu : on frappait à la porte.

Apparu un serviteur et derrière lui, à peine le battant entre-ouvert, ils virent patron Barozzo dans l'embrasure. Derrière lui un homme grand et gros, le visage rouge et une grande masse de cheveux, que personne ne connaissait. Lui fit un pas à l'intérieur de la pièce, enleva son bonnet de sa tête et regarda autour de lui curieux et dépaysé... .

« Salut, salut à vous deux ! Elle n'est pas belle la surprise que je vous fait ? » fit Barozzi à peine entré, riant et amusé à l'artisan et au commerçant. Changeant d'expression mais pas trop, il s'adressa au noble : « Vous m'avez fait appeler et me voilà. »

Tiepolo le regarda, saisi, et au lieu de lui répondre montra du menton l'homme qui était près de lui.

« Ah ! Celui-là ! » répondit Barozzo avec désinvolture, « C'est Andrea Cornaloro, maître de deux chantiers navals à Candie. Lui aussi est des nôtres. Mais faites-nous asseoir patricien ! Nous sommes venus du bateau ici directement. »

Et sans attendre la réponse, il prit un tabouret, s'assit près de Della Barba et avec de grands gestes, invita son ami à faire de même.

« Mais Bartolomeo... » commença Di Bonanno.

Le patron s'aperçut seulement alors que les trois hommes étaient mal à l'aise et méfiants.

« Mais enfin ! Je vous l'ai amené jusqu'ici depuis Candie sur mon bateau ! » cracha-t-il indigné. Mais Paolo qui le connaissait bien comprit qu'il s'amusait.

«... .Et si je lui ai fait confiance, vous pouvez bien en faire autant ! S'il y a des secrets, ne les dites pas... Vous voyez, même dans les colonies, ils n'en peuvent plus eux-aussi depuis des années. Je vous l'ai amené exprès pour que vous l'interrogiez, mais si j'ai fait une erreur, on s'en va... » Et il fit mine de se lever.

« Mais non ! Restez où vous êtes patron » l'arrêta Querini en se penchant un peu sur sa chaise, « Mais vous comprendrez que dans une telle affaire il faut un peu de prudence. Puis... » Il continua en s'appuyant à nouveau sur son dossier, « ... La situation de la seconde Venise nous est déjà connue et il n'y avait pas besoin de déranger votre ami. De toute façon, on vous écouterait volontiers. » Et il fit une brève courbette vers Cornaloro.

« Je suis sûr que sur la seconde Venise vous en savez plus que moi. Je sors peu de Candie. Mais le fait est que tout récemment de grands changements sont survenus sur l'île » répondit le patron des chantiers « ... Et dire qu'on pourrait y vivre si bien ! Mais les magistrats envoyés dernièrement par Venise ont l'ordre de tout faire pour nous séparer de ceux qui sont nés là-bas. Ils les exaspèrent avec des impôts, les excluent de toutes charges... »

« Dis-lui... dis-lui... » le poussa Barozzo, « ... les injustices qu'ils font dans l'agriculture » et il se tourna vers Della Barba comme si lui pouvait mieux comprendre la situation que les autres. « Ils ne doivent planter que de la canne à sucre et des vignes sur toute l'île. Une seule culture ! Même si les gens de l'île n'ont pas de blé pour faire du pain et meurent de faim, ça leur est bien égal. »

« Oui... et puis la vente des charges, les rejets des grandes maisons qui viennent se les approprier, tous ceux qui ont bel et bien obtenu une investiture nobiliaire du doge » ajouta Cornaloro, « Ils nous détestent... ils nous détestent... Et un jour... Je vous dis une seule chose : quelquefois ils préfèrent aider les pirates sarrasins plutôt que nous. »

Le noble Tiepolo soupira en signe de compréhension et dit : « Hélas ces faits nous sont connus... Mais notre intention est d'y remédier au plus vite. »

« Vraiment, vous pensez nous aider ? Je suis content. Bartolomeo me l'avait déjà affirmé et maintenant que vous... »

« Vous voyez Cornaloro, notre famille depuis des années possède des titres et des terres en Dalmatie. Et là aussi arrive la même chose. Toute notre politique décennale de nous lier aux nobles et aux gens de cette région est contrecarrée de mille façons. »

« Ces gens-là... » d'une main il montra la direction où il pensait que se trouvait le Palais de la Commune, « ils ne voient que le grand commerce de transit et ils ne veulent que des produits qu'ils peuvent vendre à grand profit en Occident. Le raisin sec et les pains de sucre par exemple... Mais nous savons bien que la terre existe aussi et que des gens y vivent et qu'il faut faire en sorte qu'ils nous restent fidèles » il s'était mis à parler avec emphase, « Il y a une

toute autre manière différente et plus saine d'organiser l'Etat. Et puis vous êtes vous, colons des hommes de mer, des artisans, des petits marchands ! C'est vous la vraie force de notre Commune. Et c'est pour vous que nous voulons chasser ces misérables qui nous mènent à la ruine ! »

Il s'arrêta et regarda en face chacun de ceux qui l'écoutaient. Mais sur leur visage il ne lut pas un grand enthousiasme.

Après un moment de silence embarrassé, Cornaloro se sentit obligé de dire : « Soyez seulement certains que, si vous y arrivez, nous vous accueillerons à bras ouverts. Et même, dès que je retournerai là-bas, j'en parlerai à ceux à qui je peux faire confiance. »

« Vous avez vu ? » s'exclama Bartolomeo, « Ai-je bien fait de l'amener avec moi ou non ? »

Changeant brusquement de sujet le noble lui demanda : « Mais ... directement... par le portail ? Venise est pleine d'espions. Je ne dis pas pour vous, on vous connaît maintenant c'est sûr. Mais lui... » et il montra l'homme de Candie.

Barozzo haussa les épaules : « Moi je n'en ai rien à faire. De toute façon si ça va mal, je file chez mon frère à Acre. »

« Si ça va mal ! Ne le dites pas, même en plaisantant ! » s'écria indigné le patricien.

« Je repars dans deux jours pour Candie. Je suis venu pour un permis qu'on ne voulait pas me donner » dit à son tour Cornaloro.

« Alors ... , espérons que tout aille bien » conclut Tiepolo et il ajouta : « De toute façon pour revenir à nos affaires, nos deux amis vous rapporteront tout ce qu'on s'est dit auparavant. »

« J'espère que vous avez aussi parlé de nous, pauvres patrons de bateaux ronds... » « Mais bien sûr ! » le rassura le patricien.

« En fin de comptes, on ne veut qu'une seule chose : Ne pas finir employés et travailler pour un salaire... »

« Mais bien sûr ! » dit le patricien séduit, « Il suffit que vous vous trouviez tous à votre poste le jour que nous venons de fixer et que vous ameniez beaucoup de monde avec vous. »

« Dans la flotte, à beaucoup il nous tarde qu'arrive ce jour ! »

« Parfait ! » et il tourna les yeux vers les deux autres hommes, « Alors je vous laisse. Je suis désolé mais j'ai tellement de choses à faire... Ce sont des jours terribles... . Vous, Faites-lui part de nos accords. » Il se leva et se dirigea rapidement vers la porte.

Di Bonanno put encore lui dire alors qu'il leur avait déjà tourné le dos : « Prenez garde que si vous ne faites pas ce que vous nous avez dit, à Murano peu de gens vous resteront fidèles ! »

« Non, cela n'arrivera pas ! » répondit le patricien sans se retourner en s'éloignant dans le corridor.

Les quatre hommes descendirent ensemble et s'arrêtèrent dans la cour, clignant des yeux au soleil. Ils se regardèrent et chacun lut dans les yeux de l'autre sa propre perplexité. Le premier à parler fut Della Barba.

« Beh ! » dit-il, « Il ne m'a pas bien convaincu. »

« Moi non plus » murmura à son tour l'artisan.

« Doucement ! Restons calmes. Cet homme- là... » Barozzo montra de la main les fenêtres du 'mesa', « ... a toujours été plein de morgue. Mais celui qui commande c'est Baiamonte. Et puis il y a les Querini. Et puis ne sommes-nous pas là nous aussi ? Pourquoi perdre espoir justement maintenant ? Il y a une année que nous travaillons à cette fichue conjuration ! »

« Peut-être que tu as raison, Bartolomeo » dit vite Cornaloro comme s'il craignait que les deux autres ne laissent pas parler le provincial qu'il était, mais malgré ce que j'ai dit, je suis moi aussi bel et bien perplexe. Je les connais ces gens-là. S'ils gagnent ils prendront leur place. Mais l'autonomie, quelqu'un comme celui qu'on a quitté la-haut ne nous la donnera jamais et il n'apprendra jamais à traiter correctement ceux qui vivent dans l'île depuis des siècles. »

« Il n'est pas trop tard pour se retirer » murmura soucieux Della Barba.

« Allez ! Tout ira bien » l'encouragea Bartolomeo.

« Mais oui ! Moi aussi je veux avoir confiance » Di Bonnano donna un coup de poing en l'air pour renforcer sa décision, « et puis quelle autre carte avons-nous en main ? »

Pietro Tiepolo s'était dépêché de revenir au salon où Marino Barozzi et Andrea Querini examinaient attentivement les cartes assis à la table

« Quelle longue journée ! » se plaignit le vieux patricien. « Qui attend-on encore ? »

« Une autre dizaine de personnes il me semble. Mais la seule importante doit être le diacre Paolo. »

« Ce casse-couilles ? » s'exclama Tiepolo, « On ne peut pas faire dire qu'on n'est pas là ? »

Marino ouvrit les bras : « Tu sais il y a un moment qu'on ne le voit plus et c'est lui qui nous a toujours apporté des nouvelles du Palais. Du moins les plus dignes de source. »

« En vrai bureaucrate du doge » commenta Andrea.

« Je ne le supporte pas avec toute sa rigidité et son air de penser que nous sommes tous des magouilleurs » le vieux patricien avait l'air dégoûté, « et puis son 'gouvernement d'un seul'. »

« Ah, c'est pour ça ! » dit en riant Barozzi, « C'est bon. Cela veut dire que je le recevrai » et il se mit à ranger les cartes qu'il avait devant lui.

Après seulement quelques minutes, un soldat frappa à la porte, l'ouvrit en silence et s'effaça pour laisser passer le diacre Paolo.

« Le voilà... » murmura le noble Pietro et il se dirigea à grands pas vers la fenêtre feignant d'avoir quelque chose à voir dans le canal.

« Je vous présente mes salutations à tous les trois » dit le diacre en s'approchant de la table.

Le noble de la maison marmonna quelque chose en se tournant à peine : Querini lui esquissa un signe de la main, en continuant à lire ; seul Barozzi lui fit un grand geste de bienvenue : « Salut à vous, diacre ! Il y a longtemps que l'on ne s'est pas vus... Asseyez-vous là et dites-moi : comment est la situation vue de l'intérieur du Palais ? »

« Mauvaise ! Très mauvaise. Et surtout pleine de confusion » répondit rapidement le nouvel arrivé comme s'il s'attendait à la question. On ressent le besoin d'ordre, d'un chef. Et il donna un coup d'œil entendu à Barozzi.

« C'est ce que je soutiens moi-aussi ! » approuva avec conviction le noble, « mais eux ne veulent même pas m'entendre ! »

« Tu insistes encore ? Tu ne vas pas le convaincre que Baiamonte est prêt à écouter vos discours ? » demanda ironique Andrea, branlant la tête, l'air suffisant, pendant que le vieux Tiepolo, après avoir ricané silencieusement dans le dos du diacre, lui répondait en écho depuis la fenêtre, « Ni même un autre Tiepolo. »

Le diacre eut l'air surpris, puis il commença prudemment à dire en regardant en face le jeune noble : « Je pense que si, peut-être, nous exposons nos thèses en les argumentant bien, il ne pourrait pas ne pas être d'accord avec nous. »

Voyant que le jeune Querini approuvait, encourageant, il se hâta d'ajouter : « C'est dans l'ordre des choses que tôt ou tard un aristocrate, mais un vrai aristocrate, prenne la situation en main, aidé par un groupe d'hommes convaincus. »

« Mais qui pense comme vous à Venise ? » demanda Paolo sarcastique, vous êtes quatre malheureux, pas davantage... Je ne comprends pas votre entêtement. »

« Ce n'est pas vrai... Nous sommes nombreux... Le chancelier Bertaldo... » commença à énumérer le diacre...

« Oh Seigneur ! Toujours lui. »

« Même le frère mineur Paolino. »

« J'ai aussi entendu ce nom ! » commenta sarcastique le jeune noble, « Mais moi je dis, sur quelle 'auctoritas' vous vous basez ? »

Et il prit l'air satisfait de qui a trouvé un argument décisif.

« Si ce n'est que cela, nous avons beaucoup d'auctores'... De Egidio Colonna à Giovanni da Parigi. Et d'autres » répondit le diacre, montrant de la patience mais n'arrivant pas à cacher complètement le plaisir de pouvoir étaler sa culture, « et tous soutiennent que la 'plenitudo potestatis', le pouvoir absolu, est nécessaire. Même le florentin, Dante Alighieri vient d'écrire tout récemment un traité sur ce problème. C'est vrai qu'il se perd dans les nuages quand il parle de l'Empire et d'autres choses inutiles de ce genre, mais il est étonnant que la

cruelle expérience qu'il a faite dans sa ville lui ait suggéré des arguments en faveur d'un pouvoir individuel fort, le seul qui puisse ramener la politique sous le contrôle de la morale. »

« Durante degli Alighieri ? » demanda, hésitant Marino.

« Oui, à peu près... »

« Mais qui serait ce pouvoir ? » affirma plus qu'il ne demanda à voix haute Querini de là où il se trouvait. « Quelqu'un comme Ezzelino par hasard ? des histoires de terre ferme ! »

« Non pas nécessairement » répliqua sèchement le diacre. Pour éviter qu'il ne devienne un tyran, il suffira de l'entourer de 'iudices' et de le contraindre à s'en tenir strictement à nos 'consuetudines'. »

« Mais comme vous êtes malins tous les deux ! » éclata encore d'un ton railleur le patricien, « Nous, on essaie de tout rénover et vous voulez revenir au passé ! Les 'iudices' ! Les 'consuetudines' ! »

« Non » allait répondre le diacre mais intervint brusquement Querini qui pour une fois avait abandonné son ton didactique.

« Qu'est-ce qu'on déteste chez Gradénigo et les siens ? Le fait qu'ils ont transformé notre Commune en une seigneurie à eux. Eux seuls commandent à l'abri des Conseils et grâce aux intrigues. Et vous venez nous proposer une tyrannie encore plus dure ! Cela suffit ! Nous voulons à nouveau la 'libertas' à l'ombre de laquelle notre Commune s'est affirmée et s'est épanouie ! »

Le diacre haussa les épaules, jeta un œil perplexe sur Barozzi qui à son tour ouvrit les bras d'un geste découragé et se décida à dire : « Je vous en prie ! je ne voudrais pas être venu ici pour apporter la discorde ; ne nous disputons pas maintenant... » et il essaya de faire un gentil petit sourire, « ... Changeons de sujet, quelles sont les nouvelles ? »

« Bien parlé, diacre » se chargea de lui répondre Barozzi étant donné que Tiepolo ne faisait pas mine de vouloir s'approcher de la table « Il faut que nous restions unis justement au moment où nous avons décidé la date. »

« Pour quand ? » l'interrompit immédiatement Paolo, avec une certaine anxiété, même s'il essayait de se contrôler.

« Pour le jour de San Vito » « Le dix juin prochain, alors... » murmura le diacre, « Et quel sera ma place ? »

« Ce n'est pas une affaire pour vous, diacre, mais pour mes hommes d'armes » intervint Pietro Tiepolo qui s'était enfin décidé à s'approcher de la table, « Après quand nous serons au Palais, vous aurez de l'ouvrage. Et vos mérites seront reconnus. »

Paolo fit un geste d'agacement mais le vieux noble insista.

« ... Oui, oui, vos mérites... Et dites bien à tous ceux qui ont un emploi au Palais et qui sont vos amis de bien se tenir à l'écart et de ne pas se compromettre. Il nous suffit d'être encouragés par leur appui. Après on les mettra au travail. Et ils en auront du travail à faire ! »

Il esquissa un sourire, content de cette perspective et conclut : « Maintenant, diacre, vous devez m'excuser mais j'attends beaucoup de braves personnes. Et ce n'est pas le moment de se formaliser. Je sais que Barozzi a beaucoup de choses à vous demander sur ceux qui travaillent au Palais. Cela ne vous ennuie pas de le suivre dans une autre pièce ? »

« Ils vous intéressent les gens qui passent leur journée au milieu des papiers ? » le diacre semblait sincèrement surpris, « mais ils servent Gradenigo et s'empresseront de travailler sous un autre ordonnancement. »

« Bien sûr, bien sûr. Mais allons parler là-bas. Je ne vous retiendrai pas longtemps » Barozzi se leva et se dirigea vers la porte ; le diacre le suivit.

Dès qu'ils furent sortis, Tiepolo fit ce commentaire à Querini : « Quelle tête dure ! »

« Certainement ! » approuva le jeune homme en ajoutant tout de suite : « Mais quel beau groupe nous formons ! Une foule d'idées différentes. »

« Il nous faudra les mettre ensemble et les concilier. »

« Je continue à penser que le seul à pouvoir le faire sera un gouvernement large. »

« Sornettes ! » répondit le vieux noble, « Ce ne sont que des sornettes ce à quoi tu crois Andrea. »

Tout à coup le vieux patricien se mit à rire, « Mais quel chef d'œuvre ont réalisé les Gradenigo et les Dandolo ! Obliger tant d'intérêts et d'idées à se mettre ensemble ! » et il continua à rire d'une manière que le jeune Andrea ressentit désagréablement.

Quand Tiepolo s'aperçut que Querini le désapprouvait, son rire se changea en une grimace de dépit et il lui dit en colère : « Tout cela, ce ne sont que des bavardages creux. Si ceux qui pensent pouvoir se fier à nous t'entendaient ! Tu veux savoir pourquoi tant de familles patriciennes qui sont celles qui après tout comptent vraiment au milieu de toute cette racaille, sont avec nous ? »

Andrea qui était resté surpris par la sortie du vieux patricien ne sût que répondre.

« ... parce que la fermeture du Conseil leur a fait perdre un grand pouvoir. Tu comprends ? Ils ne peuvent plus favoriser leurs protégés. Voilà pourquoi ils nous appuient secrètement ! Pour qu'on rouvre le Conseil et qu'ils puissent y refaire leurs petits jeux ! » Le vieil homme avait un air satisfait, « C'est comme cela que sont les choses, mon cher ! »

« Et vous Tiepolo, vous ne voudriez que cela ? » Querini avait une tête mi-incrédule, mi-indigné.

« Non, évidemment. Mais rappelle-toi que c'est seulement pour cela que les Dandolo nous en veulent tellement ! »

« Et vous aussi » l'interrompit le jeune Querini.

« En somme... » poursuivit le patricien, sans faire attention à l'interruption, « il faut transformer Venise en un véritable Etat. Voilà le problème. L'ancienne Commune est maintenant trop étroite. Et arrêtez avec

toutes ces vieilles misères et hypocrisies ! Je te donne un exemple : l'Arsenal. Oui... L'Arsenal fait des bateaux avec les rentrées des impôts, c'est à dire avec l'argent de tout le monde. Mais qui en profite ? Seulement les grands. Les grandes familles qui peuvent se permettre de louer des galères. Je n'ai rien contre ce système. Mais on ne peut pas se permettre d'être aussi aveugles et égoïstes comme ils le sont. Mais faites en sorte que les petits, unis en 'colleganza', puissent eux aussi louer un bateau. Accordons-leur un bateau par an ! Au moins pour ne pas avoir l'air sordide. »

« Je suis d'accord... » essaya d'intervenir Querini, espérant avoir entendu la fin du discours du patricien.

« Air nouveau ! Air nouveau ! » Continua encore Tiepolo, regardant cette fois Barozzi qui venait d'entrer dans la pièce.

« Bien sûr ! Tout en l'air ! » approuva avec un grand geste de la main Barozzi. « Et sans tant de discussions. »

« C'est ce que je pense moi aussi ! » l'approuva tout de suite le vieux noble ; « Je l'ai déjà affirmé bien avant : l'important, c'est de prendre le pouvoir. »

« Mais on ne peut tout de même pas donner des armes aux mains du peuple entier... » Ajouta-t-il tout à coup l'air inquiet, « ... et après aussi on ne peut tout de même pas admettre les artisans au Grand Conseil. »

« Mais si on ne s'appuie sur personne et si nous n'appelons personne à partager le pouvoir avec nous, nous risquons de distribuer seulement des privilèges ! » protesta le jeune Querini.

« Si seulement ! » murmura à voix basse le patricien, « Moi, je m'en contenterais... » puis à voix haute, il s'exclama : « Mais en somme rendez-vous compte que nous sommes nous aussi des marchands ! Nos intérêts les plus forts sont là... dans le commerce » et pour donner plus de force à ses paroles il se mit à frapper avec son médium le creux de sa main, « Sans nous, même les artisans ne pourraient exister. »

« Mais, et les promesses que vous venez de faire ? » demanda Barozzo

Le patricien le regarda comme s'il avait parlé avec une ingénuité impardonnable.

« Des promesses, justement ce sont des promesses... Et même si tu veux des espoirs... Mais je n'y crois pas beaucoup. Ils n'ont pas encore l'étoffe... cet air qu'il faut pour faire du commerce » et il frottait deux de ses doigts comme s'il palpait un tissu.

« Mais c'est justement là que Giacomo a échoué » observa Andrea préoccupé.

« Mais Baiamonte n'est pas Giacomo ! Il a une bien plus grande force de caractère » répondit rapidement Tiepolo, « le minimum qu'il obtiendra sera de les mettre sous contrôle ! C'est pour cela, et mettez-le vous bien dans la tête, que nous devons combattre : que tout le pouvoir politique ne soit pas entre leurs mains. »

Il donna un grand coup de poing sur la table et conclut : « Et c'est un Tiepolo qui vous le dit, c'est à dire un homme qui arme une galère à chaque 'muda', à chaque convoi ! Qui est apparenté aux familles régnautes... Qui a des fiefs partout dans le Golfe. Qui a des propriétés en Dalmatie et en Kraïna. »

« Je crains qu'on fasse fausse route avec ces discours » murmura Andrea.

« Regarde donc ! » lui répondit tout de suite Tiepolo levant brusquement un bras, « les gens... le peuple ne veut qu'une chose : que quelqu'un lui dise quoi penser et que quelqu'un le guide. Peut-être même par la force. Il suffit que nous prenions fermement le pouvoir... mais fermement. Vous ne voudriez quand même pas gouverner avec un tas de nobles en faillite, des artisans ruinés, un bas peuple misérable et des petits marchands qui font du commerce de quatre sous ? » et les regarda tous les deux dans les yeux en silence comme s'il voulait les forcer à répondre.

« Mais oui, tu as raison » murmura Barozzi plus résigné que convaincu.

« De toute façon, en parlant de manière générale... » Comença Andrea Querini, mais le vieux Tiepolo ne le laissa pas continuer.

« Mais laisse tomber pour une fois tes doutes et tes façons ! Nous devons lutter pour sauver tout un monde qui risque de disparaître... Un monde riche de vie, d'énergies, plein de gens actifs qui croient en ce qu'ils font... Pas comme celui d'aujourd'hui, opaque, fermé, plein de soupçons ! »

Il resta un moment en suspens et, comme les autres se taisaient, il affirma déterminé : « Voilà... Je vois les choses comme ça et je suis convaincu que mes idées sont des idées justes. »

« Espérons... espérons » essaya de conclure ce jour-là Barozzi, ramassant les papiers sur la table et regardant avec des yeux pleins de doutes le jeune Querini.